

Mon Dieu ! Quel âge pouvait avoir ce chauffeur de taxi ? Et quel âge pouvait avoir sa voiture ? Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis assis à côté de lui. Il y avait autant de rides sur son visage que d'étoiles dans le ciel. Chacune poussait l'autre tendrement,

KHALED AL KHAMISSI

# Taxi

traduit de l'arabe (Égypte) par Hussein Emar  
et Moïna Fauchier Delavigne

créant un visage typiquement égyptien qui paraissait sculpté par Mahmoud Mokhtar. Quant à ses mains, qui tenaient le volant, elles s'étiraient et se rétractaient, irriguées par des artères saillantes comme le Nil...

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Portant chacune sur un aspect particulier de la vie sociale, économique ou politique en Egypte, ces cinquante-huit conversations avec des chauffeurs de taxi du Caire composent un tableau fascinant de ce pays à un moment clé (avril 2005-mars 2006) du règne du président Hosni Moubarak – qui sollicitait alors un cinquième mandat. Tout y est, en effet : les difficultés quotidiennes de la grande majorité de la population, la corruption qui sévit à tous les échelons de l'administration, l'omniprésence et la brutalité des services de sécurité, le blocage du système politique, les humiliations sans fin que la population subit en silence, les ravages du capitalisme sauvage...

Consignés en dialecte égyptien avec un humour décapant et un admirable sens de la mise en scène, ces échanges librement reconstitués par l'auteur, sinon entièrement inventés par lui, relèvent à la fois de la création littéraire et de l'enquête de terrain. S'ils font connaître les griefs des "gens d'en bas", ils laissent aussi entrevoir les raisons pour lesquelles le pouvoir en place tient bon malgré sa décrépitude et son impopularité.

C'est sans doute cette combinaison inédite de lucidité politique, de tendresse pour les plus faibles et d'humour qui explique la diffusion de *Taxi*, dans sa version originale, à plus de cent mille exemplaires.

"MONDES ARABES"

série dirigée par Farouk Mardam-Bey

KHALED AL KHAMISSI

*Né au Caire, Khaled Al Khamissi est producteur, réalisateur et journaliste. Diplômé de sciences politiques de l'université du Caire et de relations internationales de l'université de Paris-Sorbonne, il a connu avec Taxi (Actes Sud, 2009) un succès international considérable. Depuis le 25 janvier 2011, il est l'un des principaux relais de la révolution égyptienne auprès des médias français.*

Titre original :  
*Taxi, bawâdît al-machâwîr*  
Editeur original :  
Dâr al-Shorouq  
© Khaled Al Khamissi, 2007

© ACTES SUD, 2009  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-00733-1



KHALED AL KHAMISSI

# TAXI

Traduit de l'arabe (Egypte)  
par Hussein Emara et Moïna Fauchier Delavigne

*ACTES SUD*



Mon Dieu ! Quel âge pouvait avoir ce chauffeur de taxi ? Et quel âge pouvait avoir sa voiture ? Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis assis à côté de lui. Il y avait autant de rides sur son visage que d'étoiles dans le ciel. Chacune poussait l'autre tendrement, créant un visage typiquement égyptien qui paraissait sculpté par Mahmoud Mokhtar. Quant à ses mains, qui tenaient le volant, elles s'étiraient et se rétractaient, irriguées par des artères saillantes comme le Nil allant abreuver la terre desséchée. Le léger tremblement de ses mains ne faisait basculer la voiture ni à gauche ni à droite. Elle marchait droit en avant, et les yeux du chauffeur, recouverts de deux énormes paupières, laissaient transparaître un état de paix intérieure qui suscitait en moi et dans le monde entier une profonde quiétude.

Rien qu'en m'asseyant à côté de lui, je me suis senti envahi par des ondes magnétiques positives et la vie m'est apparue belle. Je me suis rappelé sans raison un de mes poètes préférés, Jacques Brel, et à quel point il avait tort en écrivant sa célèbre chanson :

*Mourir cela n'est rien,  
Mourir la belle affaire,  
Mais vieillir... ô vieillir !*

Si Brel s'était assis un jour à côté de cet homme, nul doute qu'il aurait pris sa gomme pour effacer frénétiquement les mots de son poème.

— Vous devez conduire depuis longtemps, monsieur, lui ai-je dit.

— Je suis taxi depuis 1948, m'a-t-il répondu.

J'avais du mal à imaginer qu'il conduisait un taxi depuis près de soixante ans. Je n'ai pas osé lui demander son âge mais je n'ai pu m'empêcher de l'interroger à propos de son expérience :

— Pourriez-vous me dire quelle leçon vous avez tirée de votre expérience, afin que je puisse en profiter ?

— Même la fourmi noire sur un rocher noir dans une nuit ténébreuse reçoit sa part de bonté divine.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée ce mois-ci et vous comprendrez mieux où je veux en venir.

— Volontiers.

— J'ai été très malade pendant dix jours. J'étais incapable de quitter mon lit. Bien entendu, je vis au jour le jour, donc au bout d'une semaine il n'y avait plus un sou à la maison. Je m'en rendais compte même si ma femme me le cachait. Je lui ai dit : "Que va-t-on faire, ma chère ?" Elle m'a répondu : "Tout va bien, Abou Hussein", alors qu'elle quémendait de la nourriture à tous les voisins. Et mes enfants, ils ont déjà assez de soucis. Certains ont déjà marié la moitié de leurs enfants mais n'ont pas de quoi marier les autres. Et l'un de mes enfants a un petit-fils malade avec qui il court d'hôpital en hôpital. Bref, je peux difficilement leur demander quelque chose, ça serait plutôt à moi de les aider.



Au bout de dix jours, j'ai dit à ma femme que je devais aller travailler. Elle m'a supplié et a crié que, si je sortais, elle allait me perdre. Et franchement je n'avais pas la force de sortir mais je me suis dit qu'il le fallait quand même. Je lui ai dit un petit mensonge pieux : que j'étouffais et que j'allais m'asseoir au café pendant une heure, pour prendre un peu l'air. Je suis descendu, j'ai pris la voiture et m'en suis remis à Dieu. J'ai roulé et, au jardin d'Orman, je suis tombé sur un taxi en panne. Le chauffeur m'a fait signe et je me suis arrêté. Il s'est approché de moi, m'a dit qu'il avait un client du Golfe qui devait aller à l'aéroport et m'a demandé de l'amener à sa place. Vous voyez la main de Dieu ! Il avait une Peugeot 504 en parfait état et il était tombé en panne ! J'ai accepté de prendre son client.

L'homme est monté dans ma voiture. Il venait d'Oman, de chez le sultan Qabouss. Il m'a demandé combien je prendrais. Je lui ai répondu que c'était à lui de décider. Il m'a redemandé : "Vous allez accepter ce que je vous paierai ?" J'ai confirmé.

Sur la route, j'ai appris qu'il allait au fret parce qu'il avait quelque chose à terminer là-bas. Je lui ai dit que j'avais un petit-fils qui y travaillait et qui pourrait peut-être l'aider à faciliter les procédures de douane. Il était partant. Quand on est arrivés, j'ai effectivement trouvé mon petit-fils sur place. Mais vous vous rendez compte que j'aurais pu ne pas le trouver à ce moment-là ! Nous avons terminé ce qu'il avait à faire et je l'ai raccompagné à Doqqi.

Il m'a demandé à nouveau : "Vous prendrez combien pour la course, *haji* \* ?" Je lui ai

\* Titre de respect qu'on adresse aux hommes âgés. Le sens littéral est "celui qui fait le pèlerinage à La Mecque". (N.d.T.)

répondu : “On s’est mis d’accord. Je prendrai ce que vous me donnerez.” Il m’a tendu 50 livres\*, je l’ai remercié et ai redémarré. Il m’a demandé si j’étais satisfait, je lui ai répondu que oui.

Il m’a alors dit : “Les douanes auraient dû me coûter 1 400 livres et j’ai payé 600 livres. La différence de 800 livres est un cadeau de ma part. Vous les méritez. Et le trajet en taxi vaut 200 livres. Voici donc 1 000 livres, et les 50 livres que vous avez déjà sont un cadeau.”

Vous voyez, monsieur ? Un seul trajet m’a rapporté 1 000 livres alors que je peux travailler un mois entier sans toucher cette somme. Dieu m’a fait sortir de chez moi, a fait tomber la 504 en panne et a tout fait pour que je touche cette somme. Le pain quotidien ne t’appartient pas, et l’argent ne t’appartient pas : tout appartient à Dieu. C’est la seule leçon que j’ai apprise dans la vie.

Je suis descendu du taxi à regret. J’aurais aimé rester encore des heures avec lui, malheureusement, moi aussi je devais continuer à courir pour gagner ma vie.

\* Une livre égyptienne correspond à 0,13 euro.

Je suis monté dans le taxi rue de la Ligue-Arabe, devant l'enceinte du club de Zamalek. Le visage du chauffeur était écarlate, on aurait dit qu'il allait exploser. J'avais vraiment l'impression que ses veines, tels des serpents, se gonflaient et se rétractaient sous le coup de la colère, ou qu'il allait faire une thrombose cérébrale sur-le-champ.

— Ne t'en fais pas, ça va aller, lui ai-je dit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? m'a-t-il répondu.

— Comme tu avais l'air énervé, je voulais juste essayer de te calmer.

— Je ne suis pas énervé... Je suis à bout.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Il n'y a pas de raison de se mettre dans cet état.

— Si, il y en a une ! Je me tue à la tâche pour gagner de quoi nourrir mes enfants et voilà qu'un fils de pute débarque et me vole mon argent. Et toi, tu viens décréter ce qui est grave ou pas. J'ai de quoi être énervé. Je me crève à la tâche comme un esclave, pas comme vous, Excellence, vous vous la coulez douce.

— Hé ! te défoule pas sur moi ! Mais dis-moi ce qui s'est passé.

— A Nasr City, un type m'a demandé d'aller à Mohandessine\*. Je lui ai dit de monter. Il y avait beaucoup de monde et un terrible embouteillage, le pont était complètement bouché. J'ai tout de suite pensé qu'il n'allait pas me payer le coût de la course. Tant pis pour moi, j'aurais dû négocier le prix avec lui dès le départ.

Finalement, on est arrivés sur le quai d'Agouza. Il m'a dit : "Passe par la place Sphinx." Je me suis engagé. Et là il m'a fait : "Prends la première à droite et gare-toi là, juste après Omar Effendi\*\*." On va installer un checkpoint." Je me suis dit : "Un checkpoint ! Catastrophe !"

Bref, c'était un sergent de police en civil. Bien sûr, il n'allait rien me payer du tout. Et, dès que je me suis arrêté, il m'a sorti : "Ton permis, fils de chien." Je lui ai répondu : "Mais pourquoi, *pacha*\*\*\* ? Je n'ai rien fait." Il m'a répété : "Ton permis !" Alors je lui ai tendu cinq livres, ça ne lui allait pas. J'ai sorti dix livres, ça ne lui allait toujours pas. Finalement, le fils de pute m'a pris vingt livres et il est descendu.

Je te jure, c'est tout ce que j'avais gagné aujourd'hui une fois l'essence payée. J'étais à deux doigts de lui sauter dessus et de l'étrangler. Mais j'ai pensé à mes enfants et à ma femme.

Je suis un âne, maintenant je vais en mourir de rancune. Il aurait mieux valu que je le tue. De toute façon, j'ai plus rien à perdre.

\* Quartier huppé du Caire. (N.d.T.)

\*\* Fameuse chaîne de grands magasins fondée au XIX<sup>e</sup> siècle puis nationalisée après la révolution, en 1957. Omar Effendi a été à nouveau privatisé en 2006. (N.d.T.)

\*\*\* Signe de respect, en référence au mot turc. La plupart du temps, expression utilisée en direction des gens riches ou qui ont du pouvoir. (N.d.T.)

— Mais dis donc, c'est du banditisme clair et net !

— Le banditisme est partout. Il y en a pas un de ces fils de pute qui ne soit corrompu et voleur. Que Dieu les détruise, comme ils nous détruisent.

\*

Les chauffeurs de taxi du Caire aiment par-dessus tout insulter le ministère de l'Intérieur, tout en louant parfois sa respectabilité. Les histoires entre les chauffeurs de taxi et les agents de la direction de la Circulation au ministère de l'Intérieur, qui sont présents en permanence dans les rues, sont innombrables mais celle-ci m'a particulièrement frappé. J'avais souvent entendu des gens maudire les agents de police de ma chère ville. Mais je n'ai jamais été autant touché que par la victime de ce policier.

Etre un "sergent de police" était un joli rêve au début des années soixante-dix. Le policier garantissait la sécurité des rues, se pavanant dans son joli costume, comme le roi du monde. Tout le monde se souvient des mots de Salah Jahine\* dans le film *Prends soin de Zouzou* quand il compare l'officier de police, que Dieu le protège, à un diplomate.

Comment ce rêve s'est-il transformé en l'espace de trente ans en cauchemar enraciné dans les rues égyptiennes ?

\* Le grand poète du dialecte égyptien, qui s'est fait connaître après la révolution de 1952. (N.d.T.)

Une des conséquences sociales directes du mouvement Kefaya\* dans la rue égyptienne est de faire flamber le compteur des taxis les jours de manifestations.

Bien sûr, par compteur je veux dire le prix d'une course, parce que le compteur n'est physiquement là que comme ornement pour décorer la voiture et déchirer le pantalon des clients qui s'asseyent à côté du chauffeur.

Ce jour-là, j'étais dans la rue Nadi-al-Sayd à Doqqi, et voulais aller au centre-ville. Je me tenais debout, en attendant un taxi... Chaque fois que j'en appelais un et criais : "Centre-ville", celui-ci faisait un geste de la main et continuait sa route. C'était très bizarre. Cela me rappelait ces maudites années quatre-vingt, où il était plus facile de trouver le trésor d'Ali Baba que de monter dans un taxi. Il suffit de regarder les caricatures de cette époque pour comprendre à quel point les clients de taxi comme moi souffraient de la serviette jaune sur le compteur, qui indiquait que le taxi ne prenait pas de clients. Grâce à Dieu, ces jours sont bien loin maintenant.

\* Kefaya : le mouvement égyptien en faveur du changement. Littéralement, "Ça suffit". Fondé l'été 2004, il s'agit d'un regroupement d'intellectuels de l'opposition au président Moubarak. (*N.d.T.*)

Aujourd'hui, on peut choisir un beau taxi en moins d'une minute parmi des dizaines de voitures libres. Mais, ce jour-là, ce n'était pas le cas. Finalement, un taxi a bien voulu s'arrêter et m'a demandé sept livres.

— Pourquoi ? lui ai-je crié.

— Il y a des manifestations et les rues sont bondées – tout est sens dessus dessous, m'a-t-il expliqué. Il me faudra une heure pour vous emmener. En fait, sept livres, ça ne va pas suffire, je prendrai dix livres.

Bref, j'ai accepté de payer dix livres pour un trajet qui m'en coûte habituellement trois.

Il était effectivement impossible d'avancer. Dans les rues, les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs et ne bougeaient pas d'un pouce. On se sentait comme enfermé dans un garage gigantesque qui aurait été transformé en prison.

— Que se passe-t-il aujourd'hui ? ai-je demandé.

— Des manifestations, m'a-t-il répondu. On ne sait pas pourquoi... Il y a environ deux cents types avec des banderoles et, autour d'eux, deux mille soldats, deux cents officiers et des voitures des forces de l'ordre qui bloquent tout.

— Et il y a tous ces bouchons à cause de deux cents personnes ?

— Les bouchons ne viennent pas d'eux. Et puis, c'est une manifestation, ça ? A l'époque, nous descendions dans la rue à cinquante mille, à cent mille personnes... Alors qu'aujourd'hui, cela n'a plus de sens. Quasiment plus personne ne sort de chez lui pour une cause qu'il ne connaît pas. Le gouvernement est terrifié, ses genoux tremblent. Franchement, un seul souffle et il s'effondre. C'est un gouvernement mou du genou. (Il éclate de rire.)

— Le gouvernement a besoin de manger de la soupe de pieds de mouton pour renforcer ses genoux mous.

— De toute façon, ça ne servirait à rien. Le pouvoir joue les gros bras et nous sommes assez bêtes pour le craindre.

— Comment ça ?

— Vous connaissez, monsieur, le début de la fin ?

— Quoi ?

— Les 18 et 19 janvier.

Sa réponse m'a beaucoup surpris. C'était la première fois que je l'entendais. J'avais prévu de nombreuses réponses classiques au sujet du début de la fin, mais celle des 18 et 19 janvier était tout à fait nouvelle. Je me demandais s'il savait que les manifestations de ces deux jours-là, que Sadate appelait "la révolte des voleurs", avaient eu lieu en 1977. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai posé cette question bête :

— C'était en quelle année ?

— Pendant les années soixante-dix... à peu près en 1979.

— Et pourquoi c'était le début de la fin ?

— Ça a été les dernières vraies manifestations dans la rue. Dans les années soixante et soixante-dix, avant la guerre, il y avait des manifestations tout le temps. Ensuite, Sadate, que Dieu l'envoie en enfer, a pris des mesures qui ont fait flamber tous les prix. Le pays entier s'est révolté. Les gens comprenaient la politique : ils sont descendus dans la rue et ont forcé Sadate à reculer. A ce moment-là, on disait qu'il avait eu peur et s'était enfui à Assouan, et que, si la révolte empirait, il se sauverait au Soudan... Un trouillard. A ce moment, n'importe qui aurait pu s'emparer du pouvoir, mais il n'y avait personne, juste quelques malheureux qui voulaient que les prix baissent.



Avant, à l'époque de Nasser, on a aussi organisé des manifestations. C'était incroyable. Tout à coup, on a retrouvé le président en personne au milieu de la place Tahrir. Lui, il ne s'était pas enfui à Assouan, et n'était même pas rentré chez lui. C'était après la défaite de 1967, je ne me rappelle plus exactement quand.

— Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous dites que les 18 et 19 janvier ont été le début de la fin.

— A partir de là, le gouvernement a compris qu'il devait réagir, que ces manifestations représentaient un véritable danger. Les 18 et 19 janvier n'étaient pas quelque chose de banal, c'était le début d'une révolution. Mais, bon, elle s'est arrêtée en route. Et, depuis, le gouvernement a semé en nous l'angoisse de la faim et toutes les femmes supplient aujourd'hui leur mari : "Ne descends pas ! Les enfants vont mourir !" Et, au-delà de l'angoisse de la faim, ils ont cultivé la faim elle-même dans le ventre de chaque Egyptien. Chacun se dit : "Après moi, le déluge", ou : "C'est pas mes affaires. Que puis-je y faire ?" Les 18 et 19 janvier ont vraiment été le début de la fin.

Est-ce que les 18 et 19 janvier représentaient réellement le début de la fin ? Et quelle est cette fin dont parlait le taxi avec une telle simplicité et une telle certitude ?

Je suis sorti du cinéma *Galaxy*, où je venais de voir le merveilleux film de Yousri Nasrallah *La Porte du Soleil*. J'avais vu les deux parties à la suite et étais en extase devant cette œuvre brillante. Mon cœur bondissait de joie et j'avais l'impression de flotter à cinq centimètres au-dessus du sol.

J'ai arrêté un taxi rue Manial et lui ai demandé de m'amener au centre-ville. Il m'a répondu à voix basse : "Je vous en prie." Je suis monté et j'ai fermé la porte. J'ai regardé devant moi et j'ai revu, sur le pare-brise du taxi, la scène de la grotte, le seul endroit dans le film qui n'avait pas encore été occupé par les Israéliens. La musique mélodieuse de mon ami Tamer Karaouan a empli mon âme. Puis je me suis aperçu que la voiture ne bougeait pas alors que la route devant nous était dégagée.

J'ai regardé le taxi : il dormait profondément. Je ne savais pas quoi faire, descendre de sa voiture et le laisser dormir ? J'hésitai quelques instants, puis lui ai finalement touché l'épaule. Il a sursauté et, terrifié, il a attrapé inconsciemment le levier de vitesse. La voiture a commencé à avancer. Il m'a alors demandé où j'allais, je lui ai répondu : "Au centre-ville." Il s'est excusé de s'être assoupi. Mais, à peine quelques secondes plus tard, la voiture commençait à

dévier vers la gauche, j'ai regardé à nouveau le taxi, tout son corps était penché : il dormait à poings fermés. J'ai crié de peur et attrapé le volant, ce qui a réveillé le taxi. Celui-ci a sauvé la situation et s'est à nouveau excusé. Je lui ai alors demandé d'arrêter la voiture pour descendre. Il m'a juré par tous les dieux qu'il ne se rendormirait plus et qu'il m'amènerait sain et sauf au centre-ville.

Je suis sorti de mon état d'extase, mon cœur a arrêté de bondir et l'inquiétude m'a étreint. Et effectivement, au bout d'une minute, la voiture a recommencé à dévier à gauche et le corps du taxi à pencher à droite jusqu'à ce que son épaule touche la mienne. J'ai à nouveau crié, il a donné un coup de volant à droite, s'est empressé de me dire qu'il ne dormait pas et s'est mis à parler pour ne pas s'assoupir à nouveau :

— C'est que ça fait trois jours que je suis dans ce taxi, je ne l'ai pas quitté une seconde.

— Quoi ! Trois jours de suite ?!

— Aujourd'hui, on est le 27. Il ne me reste que trois jours pour payer la mensualité de la voiture. Il faut que je paie chaque mois mille deux cents livres. Il y a trois jours, j'ai juré à ma femme que je ne rentrerais pas à la maison avant d'avoir payé la totalité de la somme. A ce moment-là, je n'avais que deux cents livres. Depuis, je suis entré dans cette voiture pour ne pas en sortir, sauf pour pisser – excusez mon langage. Je mange dedans, je bois dedans, mais je ne dors pas. Je dois gagner l'argent de la mensualité et la payer avant la fin du mois.

— Mais à quoi ça vous servirait de gagner l'argent de cette mensualité si vous mourez ? Vous pouvez très bien avoir un accident et y passer, et moi avec !

— Ne vous inquiétez pas, je ne veux pas mourir et, de toute façon, nos vies sont entre les mains de Dieu. On y est presque, il me reste trois jours pour rassembler l'argent nécessaire.

— Mais pourquoi vous ne rentrez pas chez vous dormir deux ou trois heures ? Ça ne ferait pas beaucoup de différence, trois jours et trois heures.

— J'ai juré sur ma tête, vous ne comprenez pas. Nous vivons au jour le jour... Si je rentrais à la maison, j'y trouverais mille et une catastrophes, des enfants qui n'ont pas mangé et ma femme qui tourne en rond. Non, hors de question. Je ne quitterai pas ce taxi avant d'être allé voir M. Ibrahim Issa – le banquier – et lui avoir réglé la mensualité. Quand l'affaire sera réglée, je rentrerai chez moi.

Je l'ai quitté, inquiet, et j'ai suivi du regard la voiture qui s'éloignait, craignant à tout instant que le taxi ne s'endorme et n'ait un accident. Mais la voiture n'a pas dévié jusqu'à ce qu'elle soit engloutie par l'horizon.